

# 4

---

## Océan Indien

**2 Nassur Attoumani :**

**le violeur de tabous**

Mohamed TOIHIRI

**7 Jean-Pierre Haga tient entre ses mains**

**les ficelles du métier**

Jean-François SAMLONG

**12 « Écrire, c'est réactiver une mémoire »**

**Entretien avec Vinod Rughoonundun**

Propos recueillis par Claire RIFFARD

# Nassur Attoumani : le violeur de tabous

Mohamed Toihiri\*

Il était une fois une île entourée de quatre lagons réputés inexpugnables : le lagon de la nature, le lagon de la politique, le lagon de la religion et le lagon de la coutume.

Mais un jour, un maître d'œuvre un peu fou arriva, avec comme seule arme sa plume, et se mit à attaquer, avec une audace et un talent qui forcent l'admiration, ces quatre forteresses réputées intouchables. Il se mit à conter les histoires de « *nos ancêtres les menteurs...* »<sup>1</sup> Ainsi peut-on résumer l'histoire de l'écriture de Nassur Attoumani avec, comme personnage principal, son île, Mayotte.

Ce lagon, fameux, unique, époustoufflant, est à l'origine de la plupart des malheurs de ses personnages, et est aussi la cause de la douloureuse histoire politique comorienne.

L'un des personnages de **Nerf de bœuf**<sup>2</sup>, enlevé sur les côtes africaines, évoque « *un lagon de contrition* »<sup>3</sup>. Par ailleurs, c'est au travers de ce roman que l'auteur aborde un sujet tabou à Mayotte comme dans l'ensemble des Comores : l'esclavage. Alors que beaucoup de pays ont fait courageusement leur *coming out*, nous les Comoriens, comme nos cousins les Zanzibarites, gardons honteusement la plaie de l'esclavage au tréfonds de nos subconscious. Ni l'intellectuel ni l'écrivain n'ont jusqu'alors osé se saisir de ce sujet hautement tabou. Nassur, lui, a osé, et le même personnage s'écrie : « *Cet ilot, je le hais et je le haïrai toute ma vie.* »<sup>4</sup>

Dans l'univers romanesque de Nassur Attoumani, le casque colonial est le symbole de la désolation et de la violence. Et c'est peut-être à cause de son rôle totémique que l'écrivain, dans une attitude de permanente provocation, arbore partout ce singulier couvre-chef, de nuit comme de jour, même en plein Paris. Revanche cathartique ? Dans **Nerf de bœuf**, « *Le casque colonial était pour les Noirs autant une source de terreur que la couleur blanche de la peau du maître.* »<sup>5</sup> L'autre

## NASSUR ATTOUMANI

Originaire de Mayotte, Nassur Attoumani est né le 5 mars 1954 à Moroni (Grande Comore). Après des études secondaires en Europe, il retourne à Mayotte en 1983. Homme de théâtre, il se produit sur la scène locale dans des sketches de sa composition. En 1989, il fonde, avec des amis, la troupe de théâtre *M'kakamba* (Arc-en-ciel) et publie, en 1992, **La Fille du polygame**, première pièce de théâtre écrite aux Comores.

### Œuvres :

**La Fille du Polygame** (théâtre), Paris, L'Harmattan, 1992 (coll. Encres noires)

**Interview d'un macchabée** (théâtre), Paris, L'Harmattan, 2001 (coll. Théâtre des 5 continents)

**Nerf de bœuf** (roman), Paris, L'Harmattan, 2001 (coll. Lettres de l'océan Indien)

**Le Calvaire des baobabs** (roman), Paris, L'Harmattan, 2001 (coll. Lettres de l'océan Indien)

**Mayotte : identité bafouée** (essai), Paris, L'Harmattan, 2003

« Mon mari est plus qu'un fou, c'est un homme » (roman inédit), 2<sup>e</sup> prix du roman de l'océan Indien 2004

\* Originaire des Comores, de formation littéraire, Mohamed Toihiri enseigne actuellement à l'université du Michigan (États-Unis). Avec la publication de **La République des Imberbes**, en 1985 (Paris, L'Harmattan), il devient le premier romancier comorien d'expression française. Suivront, en 1992, **Le Kafir du Karthala** (roman) et **La Nationalité** (pièce de théâtre), en 2001. Depuis 1994, il collabore au journal comorien Al-Watwan.

1. **Contes traditionnels de Mayotte, nos ancêtres... les menteurs : recueil de contes maorais**, traduits annotés et commentés par Nassur Attoumani, Paris, L'Harmattan, 2003 (coll. La Légende des mondes).
2. Paris, L'Harmattan, 2001 (coll. Lettres de l'océan Indien).
3. *Idem.*
4. *Idem.*
5. *Idem.*

objet maléfique est le sac du Blanc ou du fonctionnaire. « Entre les mailles du diable », pièce inédite, montre un homme qu'une administration, presque kafkaïenne, décide de broyer, tout simplement parce qu'il ne respecte pas les conventions établies. Je signale au passage que l'auteur a été radié des cadres de la Fonction publique territoriale...

Son écriture, qui le pousse à traquer les travers de la société comorienne, mais surtout mahoraise, l'amène parfois à flirter avec les limites d'un rushdisme presque suicidaire, en s'en prenant à nos tartufes chaféites. C'est le cas avec **Le Turban et la Capote**<sup>6</sup>, où un personnage se sert de sa science du *fikh* pour tomber les damoiselles, avec lesquelles il utilise habilement les capotes dissimulées dans les coins et les recoins de son immense turban.

Cette satire très corrosive est à l'image de l'iconoclasme ahurissant dont fait toujours preuve l'auteur et qui étonne même les esprits les plus caustiques. Il use aussi souvent d'un réalisme qui peut choquer les bien-pensants et les pudibonds : « *le soir venu, nous déféquons au bord de la mer, comme tout Mahorais* »<sup>7</sup>, « qui se respecte » a-t-on envie d'ajouter. « *Ce mardi-là, le ciel est dégagé, nu et propre comme le pubis d'une adolescente le jour de ses noces.* »<sup>8</sup> Ce réalisme « cru » transparait dans son dernier roman, **Mon mari est plus qu'un fou, c'est un homme**<sup>9</sup>, encore inédit, mais déjà primé par le prix du roman de l'océan Indien, qui s'attaque, lui aussi, au lagon de la coutume et de la tradition. Dans ce roman à l'écriture nerveuse et alerte, la femme subit le mensonge, la trahison, l'arbitraire et la violence de l'homme.

Le style de Nassur Attoumani est d'une truculence rabelaisienne, avec des images très originales et un humour constant, à fleur de peau. Le vocabulaire est parfois détonnant, tels ces néologismes audacieux : « *d'insupportable, la douleur était devenue ténébrante* » ou « *ces yeux prostitués* » ou « *cette bêtise bestiale* »<sup>11</sup>. Ses narrateurs usent souvent de la gradation et de l'anaphore qui transforment la prose en poésie.

On notera que la personnification est sa marque de fabrique, à l'exemple de ce lit qui souffre de « sacrophobie » depuis que le sac du mari malfaisant s'amuse à se poser sur lui. À Mayotte, Nassur Attoumani joue, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, le rôle joué par les Encyclopédistes au XVIII<sup>e</sup> siècle : il s'attaque à tous les tabous, à tous les *harams*, bref à tous les interdits de coutume, de religion et de politique dans cet univers étouffant, dans ce huis clos humide. Cet écrivain touche-à-tout, dont la réputation commence à dépasser les murs étroits de son île, et qui se définit lui-même comme une « *femme de ménage culturelle* », mérite d'être mieux connu. C'est pourquoi je vous conseille vivement un plongeon rafraîchissant dans le lagon de l'écriture de Nassur Attoumani.

**Mohamed TOHIRI**

---

6. *Saint-Denis-de-la-Réunion, éditions Grand Océan, 1997.*

7. *Théologie musulmane.*

8. **Mon mari est plus qu'un fou, c'est un homme, inédit.**

9. *Idem.*

10. *À paraître aux éditions Naïve.*

11. **Nerf de bœuf, op. cit.**

## Mon mari est plus qu'un fou, c'est un homme

*À Mamoudzou (Mayotte), à l'occasion d'un congrès consacré aux Droits de la femme, la narratrice témoigne des violences conjugales qu'elle a subies une bonne partie de son existence. C'est l'occasion pour elle de raconter devant l'assemblée sa propre histoire, depuis la rencontre amoureuse jusqu'à la fuite. Cet extrait se situe au début du manuscrit et raconte les glorieux débuts d'un mariage rêvé, idyllique : celui d'une paysanne, villageoise de Sohowa avec un citadin de Pamandze et fonctionnaire de surcroît, le dénommé Mwin Sodoro.*

Les cinq premiers mois qui suivent mes noces, cultivateurs et pêcheurs, maîtres coraniques et disciples ont la certitude que seuls Allah et Son Prophète dictent à mon mari, les mots parfumés qui s'évaporent de ses lèvres et embaument mes sens comme un chant d'amour dans un conte de fées.

Ouvre-t-il sa bouche ? Les portes et les fenêtres de son cœur décachettent son âme. Elles libèrent une joie de vivre immense qui déploie aussitôt ses ailes au plus profond de ma poitrine.

Enthousiasme exquis dans ses propos.

Et dans mes tympanes, indicible extase.

Au début, mes oreilles écoutent ma sœur se lamenter sans cesse, avec amertume, sur l'identité de mon compagnon de vie. Pour sauver mon bonheur, je refuse de lui prêter attention. Zulzilati devient pour moi un puits de désagréments. Au fil des semaines, je rechigne même à lui adresser la parole. Ses insinuations demeurent les seuls nuages gris sur la voûte céleste de mon mariage. Ne serait-ce grand-mère, je lui aurais interdit le seuil de ma maison.

– Nos parents n'auraient jamais dû accepter cet inconnu dans notre famille, soutient-elle, à la rivière.

La nouvelle arrive aussitôt chez moi. Elle me grippe la gorge.

De toute manière, nos coutumes me défendent d'adresser le moindre reproche à mon aînée. En sa qualité de première belle-sœur, c'est elle et personne d'autre qu'elle qui a l'honneur de servir à mon mari la première cuillerée, à chaque repas. Tout en le flattant, elle doit lui essuyer la bouche quand il mange. Elle doit lui remplir et lui donner son verre quand il boit. Elle doit lui laver son linge quand il est sale.

Même si je n'ai rien à dire, au fond de moi-même, je déteste sa présence obligatoire dans mon foyer.

\* \* \*

Vêtu comme un ministre malgache, l'homme qui allait devenir le père de ma fille arrive au village, le regard blotti derrière une paire de tesson en verre, son sac en cuir en main et les pieds enveloppés dans des chaussures noires et blanches.

Dès que je l'aperçois, les souvenirs récurrents de ma visite en ville resurgissent dans ma mémoire, pareils à des boutures de manioc dont les rejets percent la terre pour entamer une nouvelle existence.

La fierté, l'orgueil, la perspective de devenir riche, de ne plus devoir gratter la terre pour nourrir mon ventre, de posséder des habits de rechange, des bijoux, d'avoir un domestique préposé aux travaux ménagers, au ramassage des fagots, au puisage de l'eau, à la lessive me donnent des picotements de joie au cerveau.

– Le destin m'a tirée au sort pour goûter à la belle aventure des femmes de la ville, me dis-je à ce moment-là.

\* \* \*

– Lorsqu'un *fankshonera* épouse une fille vierge, l'administration lui offre un an de congé explique alors Mwin Sodoro à mes parents.

La cérémonie de mes noces clôturée, mon mari ne quitte plus mon village. Plus de six mois passent. Il devient notable parmi les grands notables. La mosquée, la place publique, l'arbre à palabre à côté de la plage ; il a sa place partout. Sa franchise, sa sincérité, son humour, l'authenticité de son sac en cuir conquièrent même les plus sceptiques d'entre les gens de Sohowa, exceptée ma sœur.

J'ai peut-être tort de le dire mais j'ai l'impression que chaque fois qu'Allah rapproche mon haleine contre le souffle du grand homme, un immense courant d'ivresse irradie mon âme. Et l'extase m'emporte. Cette béatitude draine mes pensées. Droit vers l'embouchure du paradis. Parfois, le débit prodigieux de ses rires en cascade ravive notre flamme. Il sculpte un paysage de visages ébahis tout autour d'un lagon de bonheur qui nous enveloppe l'un dans l'autre. Au milieu d'un estuaire d'amour, de passion et de folie, le sommeil m'emporte dans ses bras. Mais à peine ses doigts effleurent-ils le bout de mes seins qu'aussitôt, une nouvelle crue émotionnelle transforme ma respiration en une inondation subite que mon cerveau n'arrive plus à maîtriser ni à endiguer. Quand, même dans l'obscurité, sa bouche s'adresse à mes oreilles, la rive gauche et la rive droite de mes lèvres s'étirent vers mes lobes. L'intérieur de ma poitrine est pareil à la grotte où, lorsque poursuivis par les mécréants de La Mecque, le Prophète et son disciple Abu Bakr Suiddik y trouvent, grâce à la volonté divine, un refuge inespéré.

[...]

*Passées les premières découvertes et réjouissances, le mari est devenu violent. Chez l'épouse, la peur est désormais au rendez-vous, matérialisée par la présence du sac en cuir, symbole social du notable, du fonctionnaire... de la présence de celui qui est devenu bourreau...*

Ce soir-là, dès que ma main pousse la porte de ma maison, une silhouette familière me tétanise sur place.

Dans mon lit, mes pupilles aperçoivent l'un des fauteurs de troubles impénitents qui ont fait chavirer mon existence. Le vieux sac en cuir qui m'a tant fasciné, au début, est là, pansu et sale comme un sanglier après son bain de boue rituel. Il se repose, le corps affalé au beau milieu des fleurs aromatisées éparpillées sur mon drap blanc.

Mes yeux ne peuvent pas me trahir. Ils le reconnaissent d'emblée. D'ailleurs, l'obscurité la plus absolue ne m'aurait pas empêchée de l'identifier, ne serait-ce qu'avec les doigts. Depuis ma première confrontation, il m'a brisée, d'une manière définitive. Et de quelle façon !

Le vieux sac en cuir connaît chaque pore de ma peau. Le vieux sac en cuir connaît chaque muscle de mon corps. Le vieux sac en cuir connaît chaque racine de mes cheveux.

Le vieux sac en cuir connaît chaque os de mon squelette.

Oui ! Et je n'ai pas honte de proclamer que le vieux sac en cuir connaît chaque goutte de sang qui s'affole dans mes veines quand, les dents serrées, avec hargne et animosité, il s'abat sur ma tête, mon cou, mes épaules, mon dos et même sur ma poitrine et mon ventre. D'une manière récurrente, pilon dans un mortier rempli de paddy.

Combien de fois, ma salive ne dérape-t-elle dans mon œsophage quand mon regard croise sa silhouette ? Depuis longtemps déjà, rien que de l'apercevoir, et mon cœur se retourne. Sa vue me donne la nausée. Alors mes yeux dégoûtés à l'idée de supporter sa présence se détournent, sans sourciller.

Mais voilà encore que cette nuit-là, alors que je pensais avoir enfin retrouvé l'intimité de mon univers d'enfance, je le retrouve dans mon lit. Sa présence souille mon drap, ma chambre, ma maison.

Dès cet instant, je me demande alors quel sort nouveau son propriétaire me réserve, cette fois-ci.

Depuis des lustres, nos us et coutumes nous bâillonnent. Ils nous entravent la parole.

Par peur de ragots, nous refusons de réagir. Enlisées, envasées, ensevelies vivantes, nous les femmes de ce pays continuons, malgré le bon sens, à avaler notre amertume dans l'espoir que seul le ciel nous viendra en aide, un jour prochain.

*La pluie du matin réjouit le pèlerin*, me répétait pourtant grand-mère.

En ce qui me concerne, après des années d'agonie sentimentale auprès du boucher qui a égorgé, dépecé, découpé ma joie de vivre, je quitte le boutre du mariage en plein océan. Dieu est ma bouée de sauvetage.

Mais tout ça, c'est voulu par notre Créateur : Allah. Le Tout Clément. Le Tout Miséricordieux. Notre destin est écrit là-haut, nous content les religieux, ici-bas.

Femmes ! Que comptez-vous donc faire, dans ce cas-là, pour ne pas démeriter du paradis des hommes ?

C'est Dieu et Dieu seul qui voit ce qui est bien pour Ses créatures, soutiennent-ils.

Mais l'homme, lui, connaît notre faiblesse. Et il s'en accommode avec délectation. Alors...

# Jean-Pierre Haga tient entre ses mains les ficelles du métier

Jean-François Samlong\*

Né au début des années soixante, après un parcours scolaire et universitaire varié et l'exercice de nombreux et divers métiers, Jean-Pierre Haga est entré en écriture, activité à laquelle il se consacre désormais exclusivement.

Romans, nouvelles, livres pour enfants, les fictions de l'auteur transportent le lecteur dans des univers étranges, où le fantastique vient souligner les défaillances d'un quotidien qui déraile. Dans cette atmosphère, humour, suspens et *quiproquos* font cependant bon ménage, entraînant chacun dans de folles aventures qui vous tiennent en haleine !

Dans **L'œil du cyclone**, l'histoire commence ainsi : deux adolescents, Charlie Grondin et Inès Minatchy décident de défier M. Ethève, qui veille jalousement sur son pied de litchis dont les fruits arrivent à maturité. L'homme n'est pas tranquille. Sans doute parce que la pluie lui interdit de voir à plus de trente mètres. C'est la première page d'un drame qui fond sous un même souffle la tragédie et la comédie.

Comme chacun le sait, les guêpes n'aiment pas la pluie. L'une d'elles a la mauvaise idée d'entrer dans la salle de classe d'un hystérique professeur d'histoire qui l'assomme et l'écrase sous son talon. Le comportement de François Billot attire sur lui la critique de l'une de ses élèves, Estelle Legros, qui croit en la réincarnation. C'est la deuxième page du drame : le bouffon et le grotesque.

Et la pluie tambourine sur la petite case en tôle de Judex Rivière qui, après une cuite, s'est réveillé avec un mal de tête épouvantable. Haine contre la pluie. Haine contre sa misère et sa laideur. Haine contre lui-même qui, âgé de dix-huit ans à peine, chômeur, amoureux de sports violents, vendeur de zamal (chanvre indien), a déjà été arrêté neuf fois par les flics. C'est la troisième page du drame : le terrible et l'irréversible.

## JEAN-PIERRE HAGA

Jean-Pierre Andriamampandry est né à Paris le 2 février 1961, d'un père mathématicien et d'une mère médecin, et a pleinement profité d'un environnement familial studieux pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Après des études éclectiques et une vie professionnelle placée sous le signe de la variété, c'est vers l'âge de 40 ans qu'il s'est orienté exclusivement vers le métier d'écrivain, volontaire et autodidacte. Installé à la Réunion depuis huit ans, il se considère à la fois comme un écrivain français, un écrivain réunionnais et un écrivain de l'océan Indien. Et ses différents ouvrages sont là pour signer son ancrage dans l'île.

En 2004, il a obtenu le Prix de l'océan Indien pour son roman intitulé « L'œil du cyclone ».

## Œuvres :

**Vert de peur**, Paris, Magnard, 2005 (coll. Fantastique).

**Bob Trench** (jeunesse), à paraître.

**L'œil du cyclone** (roman), inédit. Nouvelles inédites.

\* Poète, romancier, chroniqueur et chercheur, Jean-François Samlong a la passion de son île natale : la Réunion, dont il se fait le fervent chantre et défenseur. On lui doit, entre autres, une **Anthologie du roman réunionnais** (Paris, Seghers, 1991) et de nombreux romans, depuis **Terre arrachée** (1982), en passant par **L'Arbre de violence** (Paris, Grasset, 1994), jusqu'à son dernier roman autobiographique intitulé **L'Empreinte française**, paru cette année aux éditions du Serpent à Plumes.

Jean-Pierre Haga met en scène des personnages des plus ordinaires que l'on croise sur son chemin sans leur prêter grande attention ; et puis, il y a ceux qu'il ne fait pas bon de rencontrer à la brune ou dans des coins isolés, Judex Rivière par exemple, de la pire espèce des voyous qui n'abandonnent pas leur proie et ne meurent jamais. La seule solution c'est la fuite, avec dans la bouche un goût de litchi vert. Mais où fuir pour se sentir en toute sécurité ? Heureusement qu'il existe aussi sur la route un *gramoun* Sacha, qui ouvre les portes de l'aventure à Charlie et Inès. Et quelle aventure !

Jean-Pierre Haga passe à la loupe les faits et gestes des personnages, leurs pensées, tout en jouant avec les onomatopées (à la manière d'une Anna Gavaldà). Dans ses textes, le romancier fait irruption dans les coulisses d'une société réunionnaise empêtrée dans ses propres contradictions – liées sans doute à l'insularité, à la précarité de la vie, à l'injustice sociale – et victime de ses propres maux : la violence, la lâcheté, le chômage, l'égoïsme. Une société qui évolue entre violence et quête d'amour. Le temps ruisselle, puis se précipite. Tout part à vau-l'eau. Charlie et Inès, qui vont se révéler les héros de cette histoire effrayante, doivent se battre, s'entraider, se dépasser pour échapper aux dangers du monde souterrain et retrouver le soleil, enfin.

Autre fait significatif chez Jean-Pierre Haga : dans son roman ou ses nouvelles, les personnages doivent savoir lire et décoder des inscriptions portées sur un carnet intime, un vieux cahier, une feuille punaisée sur la porte (voir la nouvelle « Bureaux »), un radio-réveil ou une affiche publicitaire (voir « Une course de rêve ») ; l'écriture elle-même joue un rôle important dans le déroulement de l'intrigue. Dans « La vague noire », une simple syllabe devient tout à coup synonyme d'espoir.

Dans **Vert de peur**, Édouard Bazin est victime d'un sort que lui a jeté monsieur Lancien, le responsable du centre de documentation et d'information du collège Sainte-Marguerite, excédé par cet élève qui s'amuse à lui demander des choses farfelues (par exemple un livre sur « La sexualité des souris vertes de Tasmanie » !). Le jeune Édouard, qui ne manque pas d'imagination, sera dépassé par les événements lorsqu'il se rendra compte qu'il a été transformé en... souris verte. Il a une voix de souris, un corps de souris : « *Pas étonnant avec le bouquin que j'ai dans mon sac !* » se dit-il. Mais avec Jean-Pierre Haga, les contes ont une fin heureuse. La réalité reprend ses droits sur l'imaginaire, et c'est peut-être mieux ainsi...

**Jean-François SAMLONG**



## L'œil du cyclone

*Judex est un petit malfrat, vivant de rapines et du haschisch qu'il revend aux touristes. Violent et haineux par nature, il s'en est pris gratuitement à la jeune Inès, mais le hasard a fait se retourner les choses et, tel l'arroseur arrosé, il s'est retrouvé en mauvaise posture : chute et friction de pavé mémorable. Quelques jours plus tard, alors qu'il est en train de dealer, il aperçoit celle qui est à l'origine de son humiliation : l'occasion de se venger est trop belle...*

Adossé à un arbre, tout au fond du parking de la médiathèque, Judex se grattait. Pas avec les mains parce que l'état de son dos ne permettait pas encore qu'il se contorsionne. Du coup, il profitait de ce qu'il soit contre un arbre pour y appuyer doucement son dos et le faire rouler contre l'écorce rugueuse. Il savait qu'il avait l'air un peu bête à se frotter comme ça mais il ne pouvait rien y faire car les démangeaisons le rendaient fou. Par moments, il rêvait de s'arracher la peau du dos. Ce serait douloureux mais au moins, il oublierait les démangeaisons. Pendant les deux jours qui avaient suivi son calvaire avec la grosse infirmière de la clinique, il n'avait pu mettre ni chemise ni tee-shirt car les plaies collaient. Maintenant, elles étaient sèches mais la couche cicatrisée était si fine qu'un rien l'aurait fait saigner.

À part calmer les démangeaisons, le fait de se frotter discrètement à un arbre était aussi une manière comme une autre de passer le temps. Et Judex attendait des clients. Ces derniers jours, la police était partout et il n'osait plus vendre directement son *zamal* à la gare routière. Il continuait à y aller pour contacter ses clients potentiels mais il n'emmenait plus aucune marchandise sur lui. Par prudence, il préférait donner rendez-vous à ses prospects dans un endroit discret et facile à quitter. Le parking de la médiathèque était parfait : il pouvait voir venir les voitures qui entraient dans le parking et, s'il le fallait, il pouvait s'enfuir par le parc, derrière l'école Lacaussade.

Lorsqu'il vit arriver le grand blond et la petite brune qui l'avaient abordé à la gare routière, il cessa de se gratter. À la couleur rouge brique que le soleil avait donné à leur peau, Judex devina qu'ils avaient débarqué à la Réunion il y avait deux jours tout au plus. Il aimait bien les touristes nouvellement arrivés car c'étaient les plus faciles à arnaquer. Avec ces deux-là, il allait pouvoir tripler les prix, au moins. « *Si je margeais à 100 % au lieu de 200 %, peut-être qu'ils vont en acheter davantage. Oui, mais combien faudrait-il qu'ils en achètent en plus pour que ce soit vraiment rentable ?* »

\*\*\*

Tandis qu'en homme d'affaires avisé, Judex se trituroit les méninges pour savoir quel taux de marge brute il devait appliquer à son herbe afin que l'élasticité des ventes par rapport au prix joue au maximum en sa faveur et que ses bénéficiaires soient ainsi optimisés, Inès descendait les escaliers qui menaient au rez-de-chaussée de la médiathèque.

Elle marchait lentement en hochant la tête et n'en revenait pas encore de la gentillesse de son professeur d'histoire. En tout cas, elle n'allait pas se plaindre parce que cette rencontre lui avait permis de savoir ce qu'il entendait par « sujet original ».

« Quand je dis original, avait-il expliqué, ce n'est pas par rapport à moi. Si tu me présentes un sujet que je connais, je le considérerai comme étant original si aucun de tes camarades ne l'a traité. Je te conseille de chercher ailleurs que dans les livres puisque c'est ce que les autres élèves vont faire. »

Inès s'était inquiétée, puisqu'il lui était conseillé de ne pas chercher son sujet dans les livres, de savoir où et comment en trouver un de valable. Décidé à pousser la gentillesse jusqu'au bout, Francis Billot lui avait proposé son aide.

« Je travaille ici tous les jours pendant les vacances, si tu le veux, aussitôt que tu auras une idée, tu pourras venir, ou plutôt vous pourrez venir car je me souviens que tu vas faire équipe avec Charlie. Comme ça, je pourrais vous dire si votre sujet me satisfait ou non. »

Lorsqu'elle sortit de la médiathèque, elle était si contente de sa rencontre avec son professeur qu'elle ne remarqua pas la présence de Judex dans le parking.

\*\*\*

Lui, par contre, la vit.

Pendant une seconde, il eut la tentation de laisser tomber ses clients pour poursuivre celle qu'il considérait comme responsable de son accident et de ce qu'il avait souffert à la clinique. L'ennui était que l'autre jour, dans sa chute, il avait perdu la marchandise qu'il avait sur lui. Par bonheur (pour lui), il y avait encore ce qu'il avait planqué dans sa case mais justement, il fallait qu'il vende ce reste au prix fort afin de rentrer dans ses frais.

Donc, la vente d'abord, la fille après.

« Alors, vous prenez ou pas ? Vous faites comme vous voulez mais décidez-vous vite, j'ai d'autres clients qui m'attendent. C'est la crise en ce moment et personne n'a du *zamal* alors si vous n'en voulez pas... »

Ces phrases, Judex les prononçait sans même y réfléchir. Depuis le temps qu'il gagnait sa vie comme revendeur, il aurait pu écrire « Savoir vendre du *zamal* en dix leçons ». Les arguments, il les connaissait suffisamment pour pouvoir les débiter tout en suivant Inès des yeux. Au lieu de partir directement vers la rue de la Gare, cette dernière contourna la médiathèque en passant du côté de l'école de musique. Il ne savait pas qu'elle avait fait ce détour justement pour l'éviter, lui,

mais il la remercia intérieurement pour ce choix : de là où il se tenait, il pouvait la suivre des yeux pendant plus longtemps que si elle avait pris de l'autre côté.

« Alors, vous achetez ou pas ? »

Dernière hésitation des touristes qui finirent par craquer puis, après un rapide échange de billets contre des rouleaux anémiques, Judex s'en alla rapidement sans même dire au revoir. À quoi bon ? Il ne revoyait jamais ses clients. En général, lorsqu'ils se rendaient compte qu'ils s'étaient fait avoir par le faux rasta de la gare routière de Saint-André, ils avaient honte d'avoir été si poires qu'ils n'osaient pas se plaindre (et à qui ?) ni même raconter leur mésaventure.

**Jean-Pierre HAGA**

# « Écrire, c'est réactiver une mémoire »

## Entretien avec Vinod Rughoonundun

Propos recueillis par Claire Riffard

---

**Vinod Rughoonundun est mauricien et poète. Son chemin dans l'écriture est un parcours discret, une exploration du langage qui s'est traduite en poésie par trois recueils à l'écriture sensuelle et chatoyante<sup>1</sup>. *Dâines* et autres chroniques de la mort est sa première œuvre romanesque.**

**Claire Riffard :**

*Vinod Rughoonundun, on vous connaît pour vos recueils de poèmes. Vous publiez aujourd'hui **Dâines et autres chroniques de la mort**, une série de onze nouvelles. À quelles sources avez-vous pu pour écrire ces nouvelles ?*

**Vinod Rughoonundun :**

J'ai tendu l'oreille. Il n'y a dans ces nouvelles rien de lu ; tout y a été entendu, ou sort de mon imagination. J'ai entendu des choses quand j'étais gamin, pas des histoires entières mais des fragments autour desquels j'ai construit ces nouvelles. Depuis, la société mauricienne a énormément changé, et le changement a été brutal. Maurice est entrée dans un monde consumériste où les hommes comme les femmes travaillent beaucoup, et où l'on n'a plus le temps d'écouter des histoires, où l'on ne peut plus prendre le temps de se vivre ; la relation avec le temps a changé. J'avais envie, avec ce recueil, de dire quelque chose aux jeunes Mauriciens, de réveiller chez eux des résonances.

Ce qui compte le plus dans la vie, c'est l'acte de don, le geste de l'offrande. La littérature pour moi est un acte de don. Je te donne à lire, tu reçois cette parole. Je ne me situe pas dans une logique économique, mais dans celle de la transmission. Il s'agit de transmettre une mémoire individuelle, de donner quelque

chose de soi (dans la poésie) ou de transmettre la mémoire d'un peuple (dans les nouvelles). J'écris avec ce que j'ai, avec mes émotions, ma culture, mes bagages : des images, des sensations... Écrire, pour moi, c'est réactiver une mémoire.

**Claire Riffard :**

*Est-ce la raison qui vous a amené à choisir ce genre de la nouvelle ?*

**Vinod Rughoonundun :**

La forme des nouvelles garde en effet quelque chose de l'oralité. On peut les dire à voix haute. Je lis souvent ma poésie à voix haute, je n'ai pu le pratiquer encore pour les nouvelles, mais je les ai entendues dire : cela sonne. Je voulais aussi que cet ouvrage soit lisible pour n'importe quel lecteur, et pas seulement par un lectorat élitiste, universitaire ; je voulais toucher le public le plus vaste possible, et une nouvelle est plus facilement lisible qu'un roman. C'est une lecture courte, souple. Dans la littérature française, la tendance penche plus vers le roman, le genre de la nouvelle est tombé en désuétude. J'ai voulu la remettre à l'ordre du jour. Je reviens d'une certaine façon au conte, aux veillées ; quand, dans le temps, les vieilles personnes racontaient des histoires.

**Claire Riffard :**

*Comment situez-vous votre rapport à l'imaginaire mauricien dans le recueil ?*

**Vinod Rughoonundun :**

Le recueil **Daines** est comme un tableau, un paysage de Maurice. Pour un lecteur occidental, il éclaire sur le Mauricien, il propose un beau voyage. Mais ces histoires sont universelles – mêmes si elles existent ici sous leur forme typiquement mauricienne – parce que la mort est un sujet universel. La mort est très présente à Maurice ; en Occident, la mort est banalisée, occultée. On ne s'aperçoit de rien lorsqu'un corbillard passe. On ne vit pas non plus la mort chez soi, souvent la famille n'est pas là, la mort arrive dans la solitude. Alors qu'à Maurice, elle est partie intégrante de la vie ; quand quelqu'un meurt, la famille, le voisinage se déplacent, on vit la mort ensemble.

Dans les nouvelles de **Daines**, la mort est déclinée en plusieurs figures. L'une des plus étonnantes est sans doute « D'jamma », du nom de ce personnage qui dans la nouvelle vient séduire les hommes sous forme de cadavre... C'est une histoire déstabilisante, je franchis ici un tabou. Cette femme étrange n'est pas mauricienne, elle existe dans le paysage imaginaire comorien, on me l'a décrite, on m'a expliqué la symbolique des sept parfums qui flottent autour d'elle et il m'a semblé intéressant de faire voyager ce personnage pour le lecteur. Tout le reste de la nouvelle a été inventé.

**Claire Riffard :**

*Le texte de vos nouvelles résonne d'autres langues, d'autres mises en mots du monde. On y entend souvent un écho de la langue créole. Est-ce une façon de faire chanter autrement la langue française ?*

**Vinod Rughoonundun :**

Je ne pourrai jamais écrire en hindi, malgré mon nom, et je le regrette. Mes parents parfois parlaient bhojpuri ou hindi entre eux. Enfant, je parlais créole dans ma famille... Les expressions en langue créole dans le livre viennent dans l'écriture comme une suite logique de la séquence. D'abord pour ne pas dénaturer l'esprit mauricien. Elles sont liées à l'imaginaire mauricien, qui passe par la langue et se transmet de génération en génération. En enlevant les passages en créole, le recueil

aurait perdu de sa saveur, n'aurait pas été jusqu'à son aboutissement. Et le créole enrichit le français. Mais j'ai guidé le lecteur non-créolophone par un système de renvois. Le lecteur se trouve ainsi accompagné dans la découverte.

Dans ces nouvelles, je fais sur les mots le même travail que dans mes poèmes. Je ne vois pas de différence de nature entre les deux formes d'écriture. Les nouvelles nécessitent la même acuité poétique.

**Claire Riffard :**

*Dans la préface de votre recueil de poèmes **Chair de toi**, la romancière Ananda Devi vous prête ces propos sur l'écriture : « Pour tout écrivain, l'encre c'est le sang, la sève, l'oxygène. »*

**Vinod Rughoonundun :**

Je ne suis pas un obsédé de la plume. Mais il est vrai que j'écris en permanence. Depuis longtemps. Je suis têtu, j'ai persévéré. Pour que cela soit. J'ai la hantise de mal dire, d'écrire quelque chose mal. Ce serait la pire des choses, c'est ce qu'il faut éviter à tout prix. Je recherche par-dessus tout la justesse. Quand je suis dans la phase d'écriture, quand je suis en train d'écrire, de noircir du papier, je plonge réellement dans le mot, je virevolte dedans. Pour arriver à le sentir pleinement, ou pour que lui me sente pleinement, j'ai besoin de le respirer, de l'inspirer, de l'aspirer, et qu'il m'inspire. C'est une symbiose, nécessaire pour que je puisse ensuite le restituer à son bon moment, à sa juste place, à sa juste fonction. C'est la grosse difficulté ; sauf si l'on fait dans l'écriture automatique, bien entendu. Les mots sont pour moi une forme de vie. La poésie, c'est la parole debout. Le monde est par le souffle, la parole ; on connaît l'importance du logos, de la parole, dans toutes les cultures. Dans une cosmogonie africaine, chez les Bambaras ou les Dogons je crois, de l'Œuf cosmique sortent des lettres, qui créent le monde. C'est pourtant une civilisation orale ! Cela montre bien l'importance du mot – dans le sens de parole, de puissance du souffle – ; c'est aussi simple et aussi essentiel que cela ; sinon, on passe à côté de la saveur de la vie. On peut dire qu'il y a là une certaine forme de rapport au sacré. À l'origine, les grands textes sont des textes religieux, dans la cosmogonie arabo-musulmane ou indienne par exemple. Bien sûr, les premières écritures ont été

pragmatiques mais le premier grand texte de l'histoire de l'écriture, « L'épopée de Gilgamesh », est la source originelle de l'Ancien Testament.

**Claire Riffard :**

*Votre recueil de nouvelles marque aussi, outre l'entrée dans le romanesque, la relance des activités éditoriales de « La Maison des Mécènes ».*

**Vinod Rughoonundun :**

*La Maison des Mécènes* avait été lancée à Maurice par Brigitte Masson dans les années 90 pour donner un coup de pouce à de nouveaux auteurs dont les manuscrits dormaient dans les tiroirs. C'est une maison d'édition associative dont l'objectif est de révéler au public de nouveaux talents, elle assure la diffusion des œuvres publiées « par le biais d'un réseau transocéanique de lecteurs qui regroupe des passionnés de littérature résidant dans toutes les parties du monde ». Elle pratique un prix équitable entre la France et Maurice, c'est-à-dire que le prix du livre est proportionnel : un exemplaire acheté en France permettra au lecteur de Maurice d'acquérir le livre à un prix plus abordable. Cette structure a déjà permis de lancer quatre nouveaux auteurs et compte sept ouvrages à son actif.

Par ailleurs il existe peu d'éditeurs mauriciens, et ceux qui survivent sont plutôt installés dans le marché des manuels scolaires. Il faut signaler une exception, les éditions Immedia qui, dans la collection « Maurice », publie chaque année une anthologie de nouvelles écrites par de jeunes auteurs, ce qui permet de relancer l'intérêt pour cette forme d'écriture.

**Claire Riffard :**

*L'océan Indien est un espace littéraire en mutation. Quel regard portez-vous sur les plumes émergentes, les nouveaux écrivains de cette zone géographique ?*

**Vinod Rughoonundun :**

Je ne me fais aucun souci pour l'avenir de la création littéraire à Maurice. Je reçois de temps à autre des manuscrits de nouveaux auteurs, des « plumes émergentes », qui s'inscrivent plutôt dans les genres de la nouvelle et de la poésie. Je ne m'explique pas vraiment la vitalité de la création littéraire actuelle à Maurice, le mystère de l'écriture... Mais ce que l'on peut observer, c'est qu'il y a eu une première génération poétique, avec Édouard Maunick, Jean-Gérard Théodore, René Noyau et, un peu plus tôt, Malcolm de Chazal, Loys Masson, Robert Edward Hart. Plus rien ensuite, un désert littéraire, à l'époque où j'étais gamin. Puis une nouvelle étape pour la littérature mauricienne a été franchie par des écrivains de ma génération : Ananda Devi, Khal, Carl de Souza, Barlen Pyamootoo, etc. Ces auteurs ont remis la littérature mauricienne sur pied, ils ont redoré son blason. Aujourd'hui, cette littérature est bien vivante ; elle s'écrit en français, mais aussi dans d'autres langues : en créole (Sedley Assonne), en anglais (Abinamyu Unnuth).

**Propos recueillis par Claire RIFFARD**

Vinod  
RUGHOOONDUN

## **Daïnes et autres chroniques de la mort (nouvelles)**

Paris, La Maison des  
Mécènes, 2004, 211 p.

15 €

Placé sous le signe des Daïnes, ces créatures fantastiques, mi-sorcières, mi-femmes, que la tradition indienne dénomme les grahi (les « saisisseuses des êtres vivants »), le premier recueil de nouvelles de l'écrivain Vinod Rughoonundun nous entraîne dans le sillage d'une série de personnages colorés et cocasses, sortis tout droit de l'imaginaire collectif mauricien. Kikolo le saint qui ne boit pas d'eau mais suinté du miel, Grosventre à l'âme volatilisé par un cadavre dont il est tombé amoureux, Rozé envoûté par un pigeon blanc, les Daïnes nues, la nuit, se vêtant des cendres des morts... Ambiance de suspense garantie. Vinod, dont le ton est enlevé, le style alerte, et même assez cru, signe là une œuvre forte sur la notion du temps et la fluidité des mondes.

Portés par « *cette mémoire indienne qui a tissé en terre créole* »<sup>1</sup>, deux univers surnaturels se superposent, au point de se confondre : celui de l'hindouisme et celui de la créolité africaine. On décèle en premier lieu l'empreinte de la mystique hindoue shivaïte et, plus particulièrement, du tantrisme. Par ailleurs, les valeurs du renoncement hindou inspirent à Vinod Rughoonundun le personnage du mystérieux vrai/faux mystique Kikolo. Dans ce *continuum* entre les esprits invisibles

des morts et les âmes des vivants, se profile tout le fond des croyances créoles et tout le vécu d'un commerce plus intime avec la mort.

En second lieu, on reconnaît le fil qui relie l'écriture des « Daïnes » à celle du conte fantastique européen. Ainsi dans la nouvelle intitulée « D'jamma », où culmine la transgression. D'jamma la Comorienne n'est pas sans évoquer la **Morte Amoureuse** de Théophile Gautier, les héroïnes de Nerval, Villiers de L'Isle-Adam, ou, plus proche de nous, la Gradiva de Freud... : « *Il se dégageait de cette Comorienne quelque chose d'indescriptible qui faisait qu'on ne pouvait s'empêcher de la désirer. Grosventre regrettrait qu'elle ne fût pas encore vivante ; il aurait payé volontiers, même cher, pour une petite intimité avec une femme comme ce cadavre. Puis il se ravisa, avec cette femme.* » Le lien entre érotisme, mort et psychanalyse se resserre, la mort perdant sa dimension effrayante pour revêtir un côté attrayant, voire sensuel. L'intrusion de cet univers fantastique, a été saluée par la presse mauricienne<sup>2</sup>, ce qui a valu à l'auteur le surnom d'« Edgar Poe mauricien ».

Enfin, le rapport de l'auteur à sa terre natale prend ici toute son ampleur. Alors que la mer, surtout, avait inspiré à Vinod Rughoonundun ses poèmes, la terre, qui « *colle à la main, qui s'agglutine aux pieds, qui entre dans le corps par les pores* », reprend maintenant ses droits. Cet environnement qu'il a quitté « *par besoin de grand large, d'espace, d'aventure* »<sup>3</sup>, et qu'il disait « *ne pas lui manquer* », il lui consacre une de ses plus belles nouvelles, « L'enfant ». Paradoxalement pour celui que la distance avec l'Île éloigne, un grand sentiment de connivence

avec le monde de la campagne se dégage. Le paysage de montagne et de champs de canne y est saisi dans toute sa beauté et sa cruauté : « *D'un geste machinal la mère releva la tête et son regard embrassa la Pieter Both dominant toute la contrée de son énigmatique robe bleue et verte. Il avait plu dans la journée et le ciel surplombant la tête de la montagne était comme lavé. Un nuage unique et éclatant flottait à hauteur de poitrine de cette immensité pétrifiée. La regarder finissait toujours par donner le tournis.* »

Sous des dehors fantastiques ou cocasses, sous cette apparente bonhomie du ton, les **Daïnes et autres chroniques de la mort** font écho aux interrogations de l'auteur sur le devenir de l'Île. Comme une pause marquée face à cette société en mutation, à cet engrenage mercantile et commercial dans lequel Maurice s'engage. À la menace d'un modèle singapourien, d'un règne du chacun pour soi, les Daïnes opposent la vision de mondes fluides, fusionnels, charnels, où la mort n'est pas occultée, mais intégrée.

**Catherine  
SERVAN-SCHREIBER**